L’Île des esclaves

Marivaux

1725

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/marivaux/l-ile-des-esclaves

Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.



Votre page gardée
Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

Vos citations
Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

Autour du texte
Résumé, personnages et commentaires.

Ouvrir le livre en ligne

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/marivaux/l-ile-des-esclaves

Sommaire

Personnages 5
Scène première. 6
Scène II. 10
Scène III. 15
Scène IV. 21
Scène V. 25
Scène VI. 28
Scène VII. 34
Scène VIII. 35
Scène IX. 38
Scène X. 41
Scène XI. 43

Comédie en un acte et en prose
Représentée pour la première fois le lundi 5 mars 1725, à l'Hôtel de Bourgogne par les Comédiens Italiens.

Personnages

- Iphicrate.
- Arlequin.
- Euphrosine.
- Cléanthis.
- Trivelin.
- Des habitants de l'île.

La scène est dans l'île des Esclaves.

Scène première.

Iphicrate s'avance tristement sur le théâtre avec Arlequin.
Le théâtre représente une mer et des rochers d'un côté, et de l'autre quelques arbres et des maisons.

Iphicrate, après avoir soupiré.
Arlequin !

Arlequin, avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture.
Mon patron !

Iphicrate
Que deviendrons-nous dans cette île ?

Arlequin
Nous deviendrons maigres, étiques, et puis morts de faim ; voilà mon sentiment et notre histoire.

Iphicrate
Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos camarades ont péri, et j'envie maintenant leur sort.

Arlequin
Hélas ! Ils sont noyés dans la mer, et nous avons la même commodité.

Iphicrate
Dis-moi : quand notre vaisseau s'est brisé contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jeter dans la chaloupe ; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée : je ne sais ce qu'elle est devenue ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'île, et je suis d'avis que nous les cherchions.

Arlequin
Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie : j'ai sauvé ma pauvre bouteille, la voilà ; j'en boirai les deux tiers, comme de raison, et puis je vous donnerai le reste.

Iphicrate
Eh ! Ne perdons point de temps ; suis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici. Si je ne me sauve, je suis perdu ; je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes dans l'île des Esclaves.

Arlequin
Oh ! Oh ! Qu'est-ce que c'est que cette race-là ?

Iphicrate
Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés contre leurs maîtres, et qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une île, et je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs cases ; et leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jeter dans l'esclavage.

Arlequin
Eh ! Chaque pays a sa coutume ; ils tuent les maîtres, à la bonne heure ; je l'ai entendu dire aussi, mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves comme moi.

Iphicrate
Cela est vrai.

Arlequin
Eh ! Encore vit-on.

Iphicrate
Mais je suis en danger de perdre la liberté, et peut-être la vie : Arlequin, cela ne te suffit-il pas pour me plaindre ?

Arlequin, prenant sa bouteille pour boire.
Ah ! Je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

Iphicrate
Suis-moi donc.

Arlequin, siffle.
Hu, hu, hu.

Iphicrate
Comment donc ! que veux-tu dire ?

Arlequin, distrait, chante.
Tala ta lara.

Iphicrate
Parle donc, as-tu perdu l'esprit ? À quoi penses-tu ?

Arlequin, riant.
Ah, ah, ah, Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ! Je vous plains, par ma foi, mais je ne saurais m'empêcher d'en rire.

Iphicrate, à part les premiers mots.
Le coquin abuse de ma situation ; j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.
Haut.
Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos ; marchons de ce côté.

Arlequin
J'ai les jambes si engourdies.

Iphicrate
Avançons, je t'en prie.

Arlequin
Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil et poli ; c'est l'air du pays qui fait cela.

Iphicrate
Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; et en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

Arlequin, en badinant.
Badin, comme vous tournez cela !
Il chante :
L'embarquement est divin
Quand on vogue, vogue, vogue,
L'embarquement est divin,
Quand on vogue avec Catin.

Iphicrate, retenant sa colère.
Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

Arlequin
Mon cher patron, vos compliments me charment ; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là ; et le gourdin est dans la chaloupe.

Iphicrate
Eh ! Ne sais-tu pas que je t'aime ?

Arlequin
Oui ; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le ciel les bénisse ! S'ils sont morts, en voilà pour longtemps ; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge.

Iphicrate, un peu ému.
Mais j'ai besoin d'eux, moi.

Arlequin, indifféremment.
Oh ! Cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas !

Iphicrate
Esclave insolent !

Arlequin, riant.
Ah ! Ah ! Vous parlez la langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

Iphicrate
Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

Arlequin, se reculant d'un air sérieux.
Je l'ai été, je le confesse à ta honte ; mais va, je te le pardonne ; les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes j'étais ton esclave, tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi ; on va te faire esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là ; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable ; tu sauras mieux ce qu'il est de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami ; je vais trouver mes camarades et tes maîtres.
Il s'éloigne.

Iphicrate, au désespoir, courant après lui l'épée à la main.
Juste ciel ! Peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable ! Tu ne mérites pas de vivre.

Arlequin
Doucement, tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

Scène II.

Trivelin, avec cinq ou six insulaires, arrive conduisant une Dame et la suivante, et ils accourent à Iphicrate qu'ils voient l'épée à la main.

Trivelin, faisant saisir et désarmer Iphicrate par ses gens.
Arrêtez, que voulez-vous faire ?

Iphicrate
Punir l'insolence de mon esclave.

Trivelin
Votre esclave ? Vous vous trompez, et l'on vous apprendra à corriger vos termes.
Il prend l'épée d'Iphicrate et la donne à Arlequin.
Prenez cette épée, mon camarade, elle est à vous.

Arlequin
Que le ciel vous tienne gaillard, brave camarade que vous êtes !

Trivelin
Comment vous appelez-vous ?

Arlequin
Est-ce mon nom que vous demandez ?

Trivelin
Oui vraiment.

Arlequin
Je n'en ai point, mon camarade.

Trivelin
Quoi donc, vous n'en avez pas ?

Arlequin
Non, mon camarade ; je n'ai que des sobriquets qu'il m'a donnés ; il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé.

Trivelin
Hé ! Le terme est sans façon ; je reconnais ces Messieurs à de pareilles licences. Et lui, comment s'appelle-t-il ?

Arlequin
Oh, diantre ! Il s'appelle par un nom, lui ; c'est le seigneur Iphicrate.

Trivelin
Eh bien ! Changez de nom à présent ; soyez le seigneur Iphicrate à votre tour ; et vous, Iphicrate, appelez-vous Arlequin, ou bien Hé.

Arlequin, sautant de joie, à son maître.
Oh ! Oh ! Que nous allons rire, seigneur Hé !

Trivelin, à Arlequin.
Souvenez-vous en prenant son nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjouir votre vanité, que pour le corriger de son orgueil.

Arlequin
Oui, oui, corrigeons, corrigeons !

Iphicrate, regardant Arlequin.
Maraud !

Arlequin
Parlez donc, mon bon ami, voilà encore une licence qui lui prend ; cela est-il du jeu ?

Trivelin, à Arlequin.
Dans ce moment-ci, il peut vous dire tout ce qu'il voudra.
À Iphicrate.
Arlequin, votre aventure vous afflige, et vous êtes outré contre Iphicrate et contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif ; traitez-le de misérable, et nous aussi ; tout vous est permis à présent ; mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, et que vous êtes auprès de lui ce qu'il était auprès de vous : ce sont là nos lois, et ma charge dans la république est de les faire observer en ce canton-ci.

Arlequin
Ah ! La belle charge !

Iphicrate
Moi, l'esclave de ce misérable !

Trivelin
Il a bien été le vôtre.

Arlequin
Hélas ! Il n'a qu'à être bien obéissant, j'aurai mille bontés pour lui.

Iphicrate
Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira ; ce n'est pas assez : qu'on m'accorde encore un bâton.

Arlequin
Camarade, il demande à parler à mon dos, et je le mets sous la protection de la République, au moins.

Trivelin
Ne craignez rien.

Cléanthis, à Trivelin.
Monsieur, je suis esclave aussi, moi, et du même vaisseau ; ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/marivaux/l-ile-des-esclaves

Le livre continue à la page suivante.

Trivelin
Non, ma belle enfant ; j'ai bien connu votre condition à votre habit, et j'allais vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vu l'épée à la main. Laissez-moi achever ce que j'avais à dire. Arlequin !

Arlequin, croyant qu'on l'appelle.
Eh !... À propos, je m'appelle Iphicrate.

Trivelin, continuant.
Tâchez de vous calmer ; vous savez qui nous sommes, sans doute ?

Arlequin
Oh ! Morbleu ! D'aimables gens.

Cléanthis
Et raisonnables.

Trivelin
Ne m'interrompez point, mes enfants. Je pense donc que vous savez qui nous sommes. Quand nos pères, irrités de la cruauté de leurs maîtres, quittèrent la Grèce et vinrent s'établir ici, dans le ressentiment des outrages qu'ils avaient reçus de leurs patrons, la première loi qu'ils y firent fut d'ôter la vie à tous les maîtres que le hasard ou le naufrage conduirait dans leur île, et conséquemment de rendre la liberté à tous les esclaves : la vengeance avait dicté cette loi ; vingt ans après, la raison l'abolit, et en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons ; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jetons dans l'esclavage pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions, afin que, nous trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité, dure trois ans, au bout desquels on vous renvoie, si vos maîtres sont contents de vos progrès ; et si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs, et par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos citoyennes. Ce sont là nos lois à cet égard ; mettez à profit leur rigueur salutaire, remerciez le sort qui vous conduit ici, il vous remet en nos mains, durs, injustes et superbes ; vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos esclaves que nos malades, et nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains, c'est-à-dire humains, raisonnables et généreux pour toute votre vie.

Arlequin
Et le tout gratis, sans purgation ni saignée. Peut-on de la santé à meilleur compte ?

Trivelin
Au reste, ne cherchez point à vous sauver de ces lieux, vous le tenteriez sans succès, et vous feriez votre fortune plus mauvaise : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

Arlequin
Dès que c'est pour son bien, qu'y a-t-il à dire ?

Trivelin, aux esclaves.
Quant à vous, mes enfants, qui devenez libres et citoyens, Iphicrate habitera cette case avec le nouvel Arlequin, et cette belle fille demeurera dans l'autre ; vous aurez soin de changer d'habit ensemble, c'est l'ordre.
À Arlequin.
Passez maintenant dans une maison qui est à côté, où l'on vous donnera à manger si vous en avez besoin. Je vous apprends, au reste, que vous avez huit jours à vous réjouir du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici.
Aux insulaires.
Qu'on les conduise.
Aux femmes.
Et vous autres, restez.
Arlequin, en s'en allant, fait de grandes révérences à Cléanthis.

Scène III.

Trivelin, Cléanthis ; esclave, Euphrosine, sa maîtresse.

Trivelin
Ah ça ! Ma compatriote, car je regarde désormais notre île comme votre patrie, dites-moi aussi votre nom.

Cléanthis, saluant.
Je m'appelle Cléanthis, et elle, Euphrosine.

Trivelin
Cléanthis ? Passe pour cela.

Cléanthis
J'ai aussi des surnoms ; vous plaît-il de les savoir ?

Trivelin
Oui-da. Et quels sont-ils ?

Cléanthis
J'en ai une liste : Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécile, et cætera.

Euphrosine, en soupirant.
Impertinente que vous êtes !

Cléanthis
Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oubliais.

Trivelin
Effectivement, elle vous prend sur le fait. Dans votre pays, Euphrosine, on a bientôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

Euphrosine
Hélas ! Que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange aventure où je me trouve ?

Cléanthis
Oh ! Dame, il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avait rien de si commode ; on n'avait affaire qu'à de pauvres gens : fallait-il tant de cérémonies ? Faites cela, je le veux ; taisez-vous, sotte ! Voilà qui était fini. Mais à présent il faut parler raison ; c'est un langage étranger pour Madame ; elle l'apprendra avec le temps ; il faut se donner patience : je ferai de mon mieux pour l'avancer.

Trivelin, à Cléanthis.
Modérez-vous, Euphrosine.
À Euphrosine.

Et vous, Cléanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos lois, ni vous en affranchir : je vous ai montré combien elles étaient louables et salutaires pour vous.

Cléanthis
Hum ! Elle me trompera bien si elle amende.

Trivelin
Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez faible, et que par là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris et de dureté qu'on vous a donnés chez vous contre leurs pareils, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de peser avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peser avec justice.

Cléanthis
Oh ! Tenez, tout cela est trop savant pour moi, je n'y comprends rien ; j'irai le grand chemin, je pèserai comme elle pesait ; ce qui viendra ; nous le prendrons.

Trivelin
Doucement, point de vengeance.

Cléanthis
Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe ; elle a le défaut d'être faible, je lui en offre autant ; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes ses mauvaises manières à mon égard, il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle ; car je suis femme autant qu'elle, moi. Voyons, qui est-ce qui décidera ? Ne suis-je pas la maîtresse une fois ? Eh bien, qu'elle commence toujours par excuser ma rancune ; et puis, moi, je lui pardonnerai, quand je pourrai, ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende !

Euphrosine, à Trivelin.
Quels discours ! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre ?

Cléanthis
Souffrez-les, Madame, c'est le fruit de vos œuvres.

Trivelin
Allons, Euphrosine, modérez-vous.

Cléanthis
Que voulez-vous que je vous dise ? Quand on a de la colère, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voyez-vous ; quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte ; mais il me faut cela.

Trivelin, à part, à Euphrosine.
Il faut que ceci ait son cours ; mais consolez-vous, cela finira plus tôt que vous ne pensez.

À Cléanthis.
J'espère, Euphrosine, que vous perdrez votre ressentiment, et je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractère : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait, qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connaisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, et qu'elle se corrige. Nous avons là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons, commençons.

Cléanthis
Oh que cela est bien inventé ! Allons, me voilà prête ; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

Euphrosine, doucement.
Je vous prie, Monsieur, que je me retire, et que je n'entende point ce qu'elle va dire.

Trivelin
Hélas ! Ma chère Dame, cela n'est fait que pour vous ; il faut que vous soyez présente.

Cléanthis
Restez, restez ; un peu de honte est bientôt passée.

Trivelin
Vaine minaudière et coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regarde-t-il ?

Cléanthis
Vaine minaudière et coquette, si cela la regarde ? Eh voilà ma chère maîtresse ; cela lui ressemble comme son visage.

Euphrosine
N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur ?

Trivelin
Ah ! Je vous félicite du petit embarras que cela vous donne ; vous sentez, c'est bon signe, et j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne sont encore là que les grands traits ; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

Cléanthis
En quoi ? Partout, à toute heure, en tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer ? Je n'en sais rien, je m'y perds. Il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les espèces, que cela me brouille. Madame se tait, Madame parle ; elle regarde, elle est triste, elle est gaie : silence, discours, regards, tristesse et joie, c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente ; c'est vanité muette, contente ou fâchée ; c'est coquetterie babillarde,

jalouse ou curieuse ; c'est Madame, toujours vaine ou coquette, l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

Euphrosine
Je n'y saurais tenir.

Trivelin
Attendez donc, ce n'est qu'un début.

Cléanthis
Madame se lève ; a-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendue belle, se sent-elle du vif, du sémillant dans les yeux ? Vite sur les armes ; la journée sera glorieuse. Qu'on m'habille ! Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées ; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

Trivelin, à Euphrosine.
Elle développe assez bien cela.

Cléanthis
Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé ? Ah qu'on m'apporte un miroir ; comme me voilà faite ! Que je suis mal bâtie ! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit ; des yeux battus, un teint fatigué ; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut ; du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? On croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remède à tout : vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ? Très mal, Madame ; j'ai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire : Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins ; ne me regardez pas, remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aie dormi. J'entendais tout cela, moi, car nous autres esclaves, nous sommes doués contre nos maîtres d'une pénétration !... Oh ! Ce sont de pauvres gens pour nous.

Trivelin, à Euphrosine.
Courage, Madame ; profitez de cette peinture-là, car elle me paraît fidèle.

Euphrosine
Je ne sais où j'en suis.

Cléanthis
Vous en êtes aux deux tiers ; et j'achèverai, pourvu que cela ne vous ennuie pas.

Trivelin
Achevez, achevez ; Madame soutiendra bien le reste.

Cléanthis
Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce cavalier si bien fait ? J'étais dans la chambre ; vous vous entreteniez bas ; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voyait souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous ; elle a les yeux petits, mais très doux ; et là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riais. Vous réussîtes pourtant, le cavalier s'y prit ; il vous offrit son cœur. À moi ? lui dîtes-vous. Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gants sous prétexte de m'en demander d'autres. Mais vous avez la main belle ; il la vit ; il la prit, il la baisa ; cela anima sa déclaration ; et c'était là les gants que vous demandiez. Eh bien ! Y suis-je ?

Trivelin, à Euphrosine.
En vérité, elle a raison.

Cléanthis
Écoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvait m'entendre, et qu'elle croyait que je ne m'en doutais pas, je parlais d'elle, et je dis : Oh ! Pour cela il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas ! J'essayai en pareille occasion de dire que Madame était une femme très raisonnable : oh ! Je n'eus rien, cela ne prit point ; et c'était bien fait, car je la flattais.

Euphrosine
Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force ; je ne puis en souffrir davantage.

Trivelin
En voilà donc assez pour à présent.

Cléanthis
J'allais parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sait pas qu'un jour je mis à son insu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en serait. J'attendais une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain, en compagnie, une rose parut ; crac ! La vapeur arrive.

Trivelin
Cela suffit, Euphrosine ; promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire ; elle ira vous rejoindre ensuite.

Cléanthis, s'en allant.
Recommandez-lui d'être docile au moins. Adieu, notre bon ami ; je vous ai diverti, j'en suis bien aise. Une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on dirait qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paraître, mais à d'autre ! On s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle ; on y dit aux gens : Regardez mes grâces, elles sont à moi, celles-là ; et d'un autre côté on veut leur dire aussi : Voyez comme je m'habille, quelle simplicité ! Il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

Trivelin
Mais je vous ai prié de nous laisser.

Cléanthis
Je sors, et tantôt nous reprendrons le discours, qui sera fort divertissant ; car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une loge au spectacle, avec quelle emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait et sans y penser ; car c'est la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la loge on y jette un regard indifférent et dédaigneux sur des femmes qui sont à côté, et qu'on ne connaît pas. Bonjour, notre bon ami, je vais à notre auberge.

Scène IV.

Trivelin, Euphrosine.

Trivelin
Cette scène-ci vous a un peu fatiguée ; mais cela ne vous nuira pas.

Euphrosine
Vous êtes des barbares.

Trivelin
Nous sommes d'honnêtes gens qui vous instruisons ; voilà tout. Il vous reste encore à satisfaire à une petite formalité.

Euphrosine
Encore des formalités !

Trivelin
Celle-ci est moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, et de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les sentiments coquets, de toutes les singeries d'amour-propre qu'elle vient de vous attribuer ?

Euphrosine
Moi, j'en conviendrais ! Quoi ! De pareilles faussetés sont-elles croyables ?

Trivelin
Oh ! Très croyables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuera à rendre votre condition meilleure ; je ne vous en dis pas davantage... On espérera que, vous étant reconnue, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que soi, et qui ont distrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus louables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, et cela reculera votre délivrance. Voyez, consultez-vous.

Euphrosine
Ma délivrance ! Eh ! Puis-je l'espérer ?

Trivelin
Oui, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

Euphrosine
Bientôt ?

Trivelin
Sans doute.

Euphrosine
Monsieur, faites donc comme si j'étais convenue de tout.

Trivelin
Quoi ! Vous me conseillez de mentir !

Euphrosine
En vérité, voilà d'étranges conditions ! Cela révolte !

Trivelin
Elles humilient un peu, mais cela est fort bon. Déterminez-vous ; une liberté très prochaine est le prix de la vérité. Allons, ne ressemblez-vous pas au portrait qu'on a fait ?

Euphrosine
Mais...

Trivelin
Quoi ?

Euphrosine
Il y a du vrai, par-ci, par-là.

Trivelin
Par-ci, par-là, n'est point votre compte ; avouez-vous tous les faits ? En a-t-elle trop dit ? N'a-t-elle dit que ce qu'il faut ? Hâtez-vous, j'ai autre chose à faire.

Euphrosine
Vous faut-il une réponse si exacte ?

Trivelin
Eh oui, Madame, et le tout pour votre bien.

Euphrosine
Eh bien...

Trivelin
Après ?

Euphrosine
Je suis jeune...

Trivelin
Je ne vous demande pas votre âge.

Euphrosine
On est d'un certain rang, on aime à plaire.

Trivelin
Et c'est ce qui fait que le portrait vous ressemble.

Euphrosine
Je crois qu'oui.

Trivelin
Eh ! Voilà ce qu'il nous fallait. Vous trouvez aussi le portrait un peu risible, n'est-ce pas ?

Euphrosine
Il faut bien l'avouer.

Trivelin
À merveille ! Je suis content, ma chère dame. Allez rejoindre Cléanthis ; je lui rends déjà son véritable nom ; pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point ; montrez un peu de docilité, et le moment espéré arrivera.

Euphrosine
Je m'en fie à vous.



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Scène V.

Arlequin, Iphicrate, qui ont changé d'habits, Trivelin.

Arlequin
Tirlan, tirlan, tirlantaine ! Tirlanton ! Gai, camarade ! Le vin de la république est merveilleux. J'en ai bu bravement ma pinte, car je suis si altéré depuis que je suis maître, que tantôt j'aurai encore soif pour pinte. Que le ciel conserve la vigne, le vigneron, la vendange et les caves de notre admirable république !

Trivelin
Bon ! Réjouissez-vous, mon camarade. Êtes-vous content d'Arlequin ?

Arlequin
Oui, c'est un bon enfant ; j'en ferai quelque chose. Il soupire parfois, et je lui ai défendu cela, sous peine de désobéissance, et je lui ordonne de la joie.
Il prend son maître par la main et danse.
Tala rara la la...

Trivelin
Vous me réjouissez moi-même.

Arlequin
Oh ! Quand je suis gai, je suis de bonne humeur.

Trivelin
Fort bien. Je suis charmé de vous voir satisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans son pays apparemment ?

Arlequin
Eh ! Là-bas ? Je lui voulais souvent un mal de diable ; car il était quelquefois insupportable ; mais à cette heure que je suis heureux, tout est payé ; je lui ai donné quittance.

Trivelin
Je vous aime de ce caractère, et vous me touchez. C'est-à-dire que vous jouirez modestement de votre bonne fortune, et que vous ne lui ferez point de peine ?

Arlequin
De la peine ! Ah ! Le pauvre homme ! Peut-être que je serai un petit brin insolent, à cause que je suis le maître : voilà tout.

Trivelin
À cause que je suis le maître ; vous avez raison.

Arlequin
Oui, car quand on est le maître, on y va tout rondement, sans façon, et si peu de façon mène quelquefois un honnête homme à des impertinences.

Trivelin
Oh ! N'importe ; je vois bien que vous n'êtes point méchant.

Arlequin
Hélas ! Je ne suis que mutin.

Trivelin, à Iphicrate.
Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire.
À Arlequin.
Instruisez-moi d'une chose. Comment se gouvernait-il là-bas, avait-il quelque défaut d'humeur, de caractère ?

Arlequin, riant.
Ah ! Mon camarade, vous avez de la malice ; vous demandez la comédie.

Trivelin
Ce caractère-là est donc bien plaisant ?

Arlequin
Ma foi, c'est une farce.

Trivelin
N'importe, nous en rirons.

Arlequin, à Iphicrate.
Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi ?

Iphicrate, bas.
Veux-tu achever de me désespérer ? Que vas-tu lui dire ?

Arlequin
Laisse-moi faire ; quand je t'aurai offensé, je te demanderai pardon après.

Trivelin
Il ne s'agit que d'une bagatelle ; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous avez vue, sur le chapitre de sa maîtresse.

Arlequin
Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'était des folies qui faisaient pitié, des misères, gageons ?

Trivelin
Cela est encore vrai.

Arlequin
Eh bien, je vous en offre autant ; ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage ; extravagance et misère, voilà son paquet ; n'est-ce pas là de belles guenilles pour les étaler ? Étourdi par nature ! Étourdi par singerie, parce que les femmes les aiment comme cela, un dissipe-tout ; vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain ; bon emprunteur, mauvais payeur ; honteux d'être sage, glorieux d'être fou ; un petit brin moqueur des bonnes

gens ; un petit brin hâbleur ; avec tout plein de maîtresses qu'il ne connaît pas ; voilà mon homme. Est-ce la peine d'en tirer le portrait ?
À Iphicrate.
Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

Trivelin
Cette ébauche me suffit.
À Iphicrate.
Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

Iphicrate
Moi ?

Trivelin
Vous-même ; la dame de tantôt en a fait autant ; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaiter.

Iphicrate
Du plus grand bien ? Si cela est, il y a là quelque chose qui pourrait assez me convenir d'une certaine façon.

Arlequin
Prends tout ; c'est un habit fait sur ta taille.

Trivelin
Il me faut tout, ou rien.

Iphicrate
Voulez-vous que je m'avoue un ridicule ?

Arlequin
Qu'importe, quand on l'a été ?

Trivelin
N'avez-vous que cela à me dire ?

Iphicrate
Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

Trivelin
Va du tout.

Iphicrate
Soit.
Arlequin rit de toute sa force.

Trivelin
Vous avez fort bien fait, vous n'y perdrez rien. Adieu, vous saurez bientôt de mes nouvelles.

Scène VI.

Cléanthis, Iphicrate, Arlequin, Euphrosine.

Cléanthis
Seigneur Iphicrate, peut-on vous demander de quoi vous riez ?

Arlequin
Je ris de mon Arlequin qui a confessé qu'il était un ridicule.

Cléanthis
Cela me surprend, car il a la mine d'un homme raisonnable. Si vous voulez voir une coquette de son propre aveu, regardez ma suivante.

Arlequin, la regardant.
Malepeste ! Quand ce visage-là fait le fripon, c'est bien son métier. Mais parlons d'autres choses, ma belle damoiselle, qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards ?

Cléanthis
Eh ! Mais la belle conversation.

Arlequin
Je crains que cela ne vous fasse bâiller, j'en bâille déjà. Si je devenais amoureux de vous, cela amuserait davantage.

Cléanthis
Eh bien, faites. Soupirez pour moi ; poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas ; c'est à vous à faire vos diligences ; me voilà, je vous attends ; mais traitons l'amour à la grande manière, puisque nous sommes devenus maîtres ; allons-y poliment, et comme le grand monde.

Arlequin
Oui-da ; nous n'en irons que meilleur train.

Cléanthis
Je suis d'avis d'une chose, que nous disions qu'on nous apporte des sièges pour prendre l'air assis, et pour écouter les discours galants que vous m'allez tenir ; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

Arlequin
Votre volonté vaut une ordonnance.
À Iphicrate.
Arlequin, vite des sièges pour moi, et des fauteuils pour Madame.

Iphicrate
Peux-tu m'employer à cela ?

Arlequin
La République le veut.

Cléanthis
Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette manière-là, et tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure, il faut songer à cela ; il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement ; n'épargnez ni compliments ni révérences.

Arlequin
Et vous, n'épargnez point les mines. Courage ! Quand ce ne serait que pour nous moquer de nos patrons. Garderons-nous nos gens ?

Cléanthis
Sans difficulté ; pouvons-nous être sans eux ? c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

Arlequin, à Iphicrate.
Qu'on se retire à dix pas.
Iphicrate et Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement et de douleur. Cléanthis regarde aller Iphicrate, et Arlequin, Euphrosine.

Arlequin, se promenant sur le théâtre avec Cléanthis.
Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour ?

Cléanthis
Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

Arlequin
Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

Cléanthis
Comment, vous lui ressemblez ?

Arlequin
Eh palsambleu ! Le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos grâces ?
À ce mot il saute de joie.
Oh ! oh ! oh ! oh !

Cléanthis
Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation ?

Arlequin
Oh ! Ce n'est rien ; c'est que je m'applaudis.

Cléanthis
Rayez ces applaudissements, ils nous dérangent.
Continuant.

Je savais bien que mes grâces entreraient pour quelque chose ici. Monsieur, vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs ; mais finissons, en voilà assez, je vous dispense des compliments.

Arlequin
Et moi, je vous remercie de vos dispenses.

Cléanthis
Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien ; dites, Monsieur, dites ; heureusement on n'en croira rien. Vous êtes aimable, mais coquet, et vous ne persuaderez pas.

Arlequin, l'arrêtant par le bras, et se mettant à genoux.
Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flammes, et de la sincérité de mes feux ?

Cléanthis
Mais ceci devient sérieux. Laissez-moi, je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut-il vous dire qu'on vous aime ? Ne peut-on en être quitte à moins ? Cela est étrange !

Arlequin, riant à genoux.
Ah ! Ah ! Ah ! Que cela va bien ! Nous sommes aussi bouffons que nos patrons, mais nous sommes plus sages.

Cléanthis
Oh ! Vous riez, vous gâtez tout.

Arlequin
Ah ! Ah ! Par ma foi, vous êtes bien aimable et moi aussi. Savez-vous bien ce que je pense ?

Cléanthis
Quoi ?

Arlequin
Premièrement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand monde.

Cléanthis
Pas encore, mais il ne s'en fallait plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompue. Et vous, m'aimez-vous ?

Arlequin
J'y allais aussi, quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

Cléanthis
Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma suivante ?

Arlequin
Qu'elle est friponne !

Cléanthis
J'entrevois votre pensée.

Arlequin
Voilà ce que c'est, tombez amoureuse d'Arlequin, et moi de votre suivante. Nous sommes assez forts pour soutenir cela.

Cléanthis
Cette imagination-là me rit assez. Ils ne sauraient mieux faire que de nous aimer, dans le fond.

Arlequin
Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, et nous sommes d'excellents partis pour eux.

Cléanthis
Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi ; faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est ; qu'il m'épouse, il sortira tout d'un coup d'esclavage ; cela est bien aisé, au bout du compte. Je n'étais ces jours passés qu'une esclave ; mais enfin me voilà dame et maîtresse d'aussi bon jeu qu'une autre ; je la suis par hasard ; n'est-ce pas le hasard qui fait tout ? Qu'y a-t-il à dire à cela ? J'ai même un visage de condition ; tout le monde me l'a dit.

Arlequin
Pardi ! Je vous prendrais bien, moi, si je n'aimais pas votre suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne, qui, comme vous voyez, n'est pas désagréable.

Cléanthis
Vous allez être content ; je vais appeler Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire : éloignez-vous un instant et revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi ; car il faut qu'il commence ; mon sexe, la bienséance et ma dignité le veulent.

Arlequin
Oh ! Ils le veulent, si vous voulez ; car dans le grand monde on n'est pas si façonnier ; et sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jeter quelque petit mot bien clair à l'aventure pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui ; c'est l'ordre.

Cléanthis
C'est assez bien raisonner. Effectivement, dans le cas où je suis, il pourrait y avoir de la petitesse à m'assujettir à de certaines formalités qui ne me

regardent plus ; je comprends cela à merveille ; mais parlez-lui toujours, je vais dire un mot à Cléanthis ; tirez-vous à quartier pour un moment.

Arlequin
Vantez mon mérite ; prêtez-m'en un peu, à charge de revanche...

Cléanthis
Laissez-moi faire.
Elle appelle Euphrosine.
Cléanthis !

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/marivaux/l-ile-des-esclaves

Le livre continue à la page suivante.

Scène VII.

Cléanthis et Euphrosine, qui vient doucement.

Cléanthis
Approchez, et accoutumez-vous à aller plus vite, car je ne saurais attendre.

Euphrosine
De quoi s'agit-il ?

Cléanthis
Venez-çà, écoutez-moi. Un honnête homme vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'est Iphicrate.

Euphrosine
Lequel ?

Cléanthis
Lequel ? Y en a-t-il deux ici ? C'est celui qui vient de me quitter.

Euphrosine
Eh que veut-il que je fasse de son amour ?

Cléanthis
Eh qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimaient ? Vous voilà bien étourdie ! Est-ce le mot d'amour qui vous effarouche ? Vous le connaissez tant cet amour ! Vous n'avez jusqu'ici regardé les gens que pour leur en donner ; vos beaux yeux n'ont fait que cela ; dédaignent-ils la conquête du seigneur Iphicrate ? Il ne vous fera pas de révérences penchées ; vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'airs évaporés : ce n'est point une tête légère, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiscret ; ce n'est point tout cela ; ces grâces-là lui manquent à la vérité ; ce n'est qu'un homme franc, qu'un homme simple dans ses manières, qui n'a pas l'esprit de se donner des airs ; qui vous dira qu'il vous aime, seulement parce que cela sera vrai ; enfin ce n'est qu'un bon cœur, voilà tout ; et cela est fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'esprit raisonnable ; je vous destine à lui, il fera votre fortune ici, et vous aurez la bonté d'estimer son amour, et vous y serez sensible, entendez-vous ? Vous vous conformerez à mes intentions, je l'espère ; imaginez-vous même que je le veux.

Euphrosine
Où suis-je ! Et quand cela finira-t-il ?
Elle rêve.

Scène VIII.

Arlequin, Euphrosine.
Arlequin arrive en saluant Cléanthis qui sort. Il va tirer Euphrosine par la manche.

Euphrosine
Que me voulez-vous ?

Arlequin, riant.
Eh ! Eh ! Eh ! Ne vous a-t-on pas parlé de moi ?

Euphrosine
Laissez-moi, je vous prie.

Arlequin
Eh ! Là, là, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma pensée.

Euphrosine
Eh ! Pensez ce qu'il vous plaira.

Arlequin
M'entendez-vous un peu ?

Euphrosine
Non.

Arlequin
C'est que je n'ai encore rien dit.

Euphrosine, impatiente.
Ahi !

Arlequin
Ne mentez point ; on vous a communiqué les sentiments de mon âme ; rien n'est plus obligeant pour vous.

Euphrosine
Quel état !

Arlequin
Vous me trouvez un peu nigaud, n'est-il pas vrai ? Mais cela se passera ; c'est que je vous aime, et que je ne sais comment vous le dire.

Euphrosine
Vous ?

Arlequin
Eh pardi ! Oui ; qu'est-ce qu'on peut faire de mieux ? Vous êtes si belle ! Il faut bien vous donner son cœur, aussi bien vous le prendriez de vous-même.

Euphrosine
Voici le comble de mon infortune.

Arlequin, lui regardant les mains.
Quelles mains ravissantes ! Les jolis petits doigts ! Que je serais heureux avec cela ! Mon petit cœur en ferait bien son profit. Reine, je suis bien tendre, mais vous ne voyez rien. Si vous aviez la charité d'être tendre aussi, oh ! Je deviendrais fou tout à fait.

Euphrosine
Tu ne l'es déjà que trop.

Arlequin
Je ne le serai jamais tant que vous en êtes digne.

Euphrosine
Je ne suis digne que de pitié, mon enfant.

Arlequin
Bon, bon ! À qui est-ce que vous contez cela ? Vous êtes digne de toutes les dignités imaginables ; un empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus ; mais me voilà, moi, et un empereur n'y est pas ; et un rien qu'on voit vaut mieux que quelque chose qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous ?

Euphrosine
Arlequin, il me semble que tu n'as point le cœur mauvais.

Arlequin
Oh ! Il ne s'en fait plus de cette pâte-là ; je suis un mouton.

Euphrosine
Respecte donc le malheur que j'éprouve.

Arlequin
Hélas ! Je me mettrais à genoux devant lui.

Euphrosine
Ne persécute point une infortunée, parce que tu peux la persécuter impunément. Vois l'extrémité où je suis réduite ; et si tu n'as point d'égard au rang que je tenais dans le monde, à ma naissance, à mon éducation, du moins que mes disgrâces, que mon esclavage, que ma douleur t'attendrissent. Tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras ; je suis sans asile et sans défense ; je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin ; voilà l'état où je suis ; ne le trouves-tu pas assez misérable ? Tu es devenu libre et heureux, cela doit-il te rendre méchant ? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage : je ne t'ai jamais fait de mal ; n'ajoute rien à celui que je souffre.

Arlequin, abattu et les bras abaissés, et comme immobile.
J'ai perdu la parole.

Scène IX.

Iphicrate, Arlequin.

Iphicrate
Cléanthis m'a dit que tu voulais t'entretenir avec moi ; que me veux-tu ? As-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

Arlequin
Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon ami, sinon que je voulais te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine ; voilà tout. À qui diantre en as-tu ?

Iphicrate
Peux-tu me le demander, Arlequin ?

Arlequin
Eh ! Pardi, oui, je le peux, puisque je le fais.

Iphicrate
On m'avait promis que mon esclavage finirait bientôt, mais on me trompe, et c'en est fait, je succombe ; je me meurs, Arlequin, et tu perdras bientôt ce malheureux maître qui ne te croyait pas capable des indignités qu'il a souffertes de toi.

Arlequin
Ah ! Il ne nous manquait plus que cela, et nos amours auront bonne mine. Écoute, je te défends de mourir par malice ; par maladie, passe, je te le permets.

Iphicrate
Les dieux te puniront, Arlequin.

Arlequin
Eh ! De quoi veux-tu qu'ils me punissent ? D'avoir eu du mal toute ma vie ?

Iphicrate
De ton audace et de tes mépris envers ton maître ; rien ne m'a été si sensible, je l'avoue. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon père ; le tien y est encore ; il t'avait recommandé ton devoir en partant ; moi-même je t'avais choisi par un sentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage ; je croyais que tu m'aimais, et cela m'attachait à toi.

Arlequin, pleurant.
Eh ! Qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus ?

Iphicrate
Tu m'aimes, et tu me fais mille injures ?

Arlequin
Parce que je me moque un petit brin de toi, cela empêche-t-il que je ne t'aime ? Tu disais bien que tu m'aimais, toi, quand tu me faisais battre ; est-ce que les étrivières sont plus honnêtes que les moqueries ?

Iphicrate
Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraiter sans trop de sujet.

Arlequin
C'est la vérité.

Iphicrate
Mais par combien de bontés n'ai-je pas réparé cela !

Arlequin
Cela n'est pas de ma connaissance.

Iphicrate
D'ailleurs, ne fallait-il-pas te corriger de tes défauts ?

Arlequin
J'ai plus pâti des tiens que des miens ; mes plus grands défauts, c'était ta mauvaise humeur, ton autorité, et le peu de cas que tu faisais de ton pauvre esclave.

Iphicrate
Va, tu n'es qu'un ingrat ; au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coutume ou à m'en affranchir, et qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnaissance !

Arlequin
Tu as raison, mon ami ; tu me remontres bien mon devoir ici pour toi ; mais tu n'as jamais su le tien pour moi, quand nous étions dans Athènes. Tu veux que je partage ton affliction, et jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi ; car il y a plus longtemps que je souffre, et que je sais ce que c'est que de la peine. Tu m'as battu par amitié : puisque tu le dis, je te le pardonne ; je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, et fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes camarades ; je les prierai de te renvoyer, et s'ils ne le veulent pas, je te garderai comme mon ami ; car je ne te ressemble pas, moi ; je n'aurais point le courage d'être heureux à tes dépens.

Iphicrate, s'approchant d'Arlequin.
Mon cher Arlequin, fasse le ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les sentiments que tu me donnes pour toi ! Va, mon

cher enfant, oublie que tu fus mon esclave, et je me ressouviendrai toujours que je ne méritais pas d'être ton maître.

Arlequin
Ne dites donc point comme cela, mon cher patron : si j'avais été votre pareil, je n'aurais peut-être pas mieux valu que vous. C'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'était ma faute.

Iphicrate, l'embrassant.
Ta générosité me couvre de confusion.

Arlequin
Mon pauvre patron, qu'il y a de plaisir à bien faire !
Après quoi, il déshabille son maître.

Iphicrate
Que fais-tu, mon cher ami ?

Arlequin
Rendez-moi mon habit, et reprenez le vôtre ; je ne suis pas digne de le porter.

Iphicrate
Je ne saurais retenir mes larmes. Fais ce que tu voudras.

Scène X.

Cléanthis, Euphrosine, Iphicrate, Arlequin.

Cléanthis, en entrant avec Euphrosine qui pleure.
Laissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir.
Et plus près d'Arlequin.
Qu'est-ce que cela signifie, seigneur Iphicrate ? Pourquoi avez-vous repris votre habit ?

Arlequin, tendrement.
C'est qu'il est trop petit pour mon cher ami, et que le sien est trop grand pour moi.
Il embrasse les genoux de son maître.

Cléanthis
Expliquez-moi donc ce que je vois ; il semble que vous lui demandiez pardon ?

Arlequin
C'est pour me châtier de mes insolences.

Cléanthis
Mais enfin, notre projet ?

Arlequin
Mais enfin, je veux être un homme de bien ; n'est-ce pas là un beau projet ? Je me repens de mes sottises, lui des siennes ; repentez-vous des vôtres, Madame Euphrosine se repentira aussi ; et vive l'honneur après ! cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

Euphrosine
Ah ! Ma chère Cléanthis, quel exemple pour vous !

Iphicrate
Dites plutôt : quel exemple pour nous, Madame, vous m'en voyez pénétré.

Cléanthis
Ah ! Vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exemples. Voilà de nos gens qui nous méprisent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraitent, qui nous regardent comme des vers de terre, et puis, qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fi ! Que cela est vilain, de n'avoir eu pour tout mérite que de l'or, de l'argent et des dignités ! C'était bien la peine de faire tant les glorieux ! Où en seriez-vous aujourd'hui, si nous n'avions pas d'autre mérite que cela pour vous ? Voyons, ne seriez-vous pas bien attrapés ? Il s'agit de vous pardonner, et pour avoir cette bonté-là, que faut-il être, s'il vous plaît ? Riche ? Non ; noble ? Non ; grand seigneur ? Point du tout. Vous étiez tout cela ; en valiez-vous mieux ?

Et que faut-il donc ? Ah ! Nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu et de la raison ; voilà ce qu'il faut, voilà ce qui est estimable, ce qui distingue, ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous, Messieurs les honnêtes gens du monde ? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, et qui vous passent : Et à qui les demandez-vous ? À de pauvres gens que vous avez toujours offensés, maltraités, accablés, tout riches que vous êtes, et qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure, faites les superbes, vous aurez bonne grâce ! Allez, vous devriez rougir de honte.

Arlequin
Allons, ma mie, soyons bonnes gens sans le reprocher, faisons du bien sans dire d'injures. Ils sont contrits d'avoir été méchants, cela fait qu'ils nous valent bien ; car quand on se repent, on est bon ; et quand on est bon, on est aussi avancé que nous. Approchez, Madame Euphrosine ; elle vous pardonne ; voici qu'elle pleure ; la rancune s'en va, et votre affaire est faite.

Cléanthis
Il est vrai que je pleure, ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

Euphrosine, tristement.
Ma chère Cléanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avais sur toi, je l'avoue.

Cléanthis
Hélas ! Comment en aviez-vous le courage ? Mais voilà qui est fait, je veux bien oublier tout ; faites comme vous voudrez. Si vous m'avez fait souffrir, tant pis pour vous ; je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté ; et s'il y avait un vaisseau, je partirais tout à l'heure avec vous : voilà tout le mal que je vous veux ; si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

Arlequin, pleurant.
Ah ! La brave fille ! Ah ! Le charitable naturel !

Iphicrate
Êtes-vous contente, Madame ?

Euphrosine, avec attendrissement.
Viens que je t'embrasse, ma chère Cléanthis.

Arlequin, à Cléanthis.
Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

Euphrosine
La reconnaissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parle plus de ton esclavage, et ne songe plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les dieux m'ont donnés, si nous retournons à Athènes.

Scène XI.

Trivelin et les acteurs précédents.

Trivelin
Que vois-je ? Vous pleurez, mes enfants, vous vous embrassez !

Arlequin
Ah ! Vous ne voyez rien, nous sommes admirables ; nous sommes des rois et des reines. En fin finale, la paix est conclue, la vertu a arrangé tout cela ; il ne nous faut plus qu'un bateau et un batelier pour nous en aller : et si vous nous les donnez, vous serez presque aussi honnêtes gens que nous.

Trivelin
Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même sentiment ?

Cléanthis, baisant la main de sa maîtresse.
Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voyez ce qu'il en est.

Arlequin, prenant aussi la main de son maître pour la baiser.
Voilà aussi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

Trivelin
Vous me charmez. Embrassez-moi aussi, mes chers enfants ; c'est là ce que j'attendais. Si cela n'était pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances, comme nous avons puni leurs duretés. Et vous, Iphicrate, vous, Euphrosine, je vous vois attendris ; je n'ai rien à ajouter aux leçons que vous donne cette aventure. Vous avez été leurs maîtres, et vous en avez mal agi ; ils sont devenus les vôtres, et ils vous pardonnent ; faites vos réflexions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les dieux font sur nous : je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours, et vous reverrez Athènes. Que la joie à présent, et que les plaisirs succèdent aux chagrins que vous avez sentis, et célèbrent le jour de votre vie le plus profitable.

FIN

L'Île des esclaves
Marivaux

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/marivaux/l-ile-des-esclaves